

La cérémonie hindoue ***Bondiékouli (en créole), Klouton (en tamoul)***

Par Camille MOUTOUSSAMY

À l'intention des membres de l'association « Tous Créoles ! »

En guise d'introduction :

La cérémonie hindoue à laquelle nous assisterons, constitue l'élément essentiel de l'indianisation de la société créole. Sans cette célébration des divinités hindoues, sans cet acte éminemment religieux, maintenant créolisé parce que pratiqué par des Martiniquais de racines diverses, que resterait-il de l'apport indien dans le processus d'identification des Antillais ? Quelques familles observant l'endogamie ?

Peut-être aussi le fameux tissu madras (toujours très utilisé dans des confections renouvelées de toutes sortes), et le monument des monuments culinaires, devenu « plat national » en Guadeloupe, et sans doute, chez nous, à la Martinique : nous voulons parler du célébrissime *Kolbou* (pour les Indo-Antillais), plus connu (des autres) sous l'appellation francisée de *colombo*. Après la cérémonie, nous sommes conviés, précisément, à en déguster. Nous en reparlerons donc à ce moment-là.

Mais revenons-en au *Bondiékouli*. Célébration religieuse disions-nous, mais en l'honneur de quelles divinités ? Il faut savoir que le panthéon hindou -abrité dans de petits temples (appelés « *koïlou* »)- se compose de beaucoup de divinités, mais nous nous arrêterons aux trois principales.

D'abord, la déesse *Mariyamman*. (Les Tamouls et leurs descendants martiniquais prononcent *Maliēmen*). C'en est la principale. Elle trône au fond du temple, entourée de divinités dites secondaires. Elle est végétarienne. Certains (Martiniquais et Guadeloupéens) l'assimilent à la vierge Marie, mais ce n'est là qu'un aspect de l'hindouisation du christianisme. L'inverse est aussi patent, nous voulons dire : la christianisation de l'hindouisme. C'est un phénomène parfaitement compréhensible qui relève du syncrétisme religieux, dans une aire géographique où se rencontrent, se croisent, se créolisent des ethnies venues de différentes civilisations de la planète. (C'est l'avènement du fameux rhizome dont parlaient Félix Guattari et Gilles Deleuze, revisité par Édouard Glissant). La déesse *Mariyamman* -*Maliēmen*, donc, a sa genèse, son histoire et sa légende. Nous ferons -sans aucun esprit de prosélytisme- plus ample connaissance avec elle, au cours des discussions que nous ne manquerons d'avoir après la cérémonie.



La deuxième déité en hiérarchie, mais certainement pas en importance dans le dérouler et la finalité de la cérémonie, est masculine. Il s'appelle *Maldēvilan*. Il est représenté, à droite, en entrant dans le temple, sur un cheval blanc. Il est lui-même peint en blanc. Il arbore une superbe moustache et tient un « *katti* » (un coutelas) à la main droite, disons : « sabre au



clair », selon l'expression consacrée, car c'est un dieu guerrier. Il est carnivore et consomme alcools et cigarettes. Il a aussi, bien entendu, sa légende. Nous la découvrirons ensemble le moment venu. Au cours de la cérémonie, il est invoqué, notamment au moment de l'oracle demandé par le sacrifiant (celui qui offre la cérémonie). Le dieu est ainsi honoré par des offrandes végétales (fleurs), des parfums (fumigations d'encens et de camphre), des mets végétariens (noix de coco, bananes, riz au lait), des cigarettes et de l'alcool, mais aussi par des sacrifices sanglants

(décollation de béliers, de boucs et de coqs). Ces animaux prennent alors le nom de « *garou* ».

Le troisième dieu répond à l'invocation de *Kattavarayen* (ici, nous prononçons *Kattlayen*). Il est représenté monté sur un cheval de la même couleur jaune que lui. Il est placé à gauche, en entrant dans le temple, contrairement à *Maldēvilen*. Mais comme *Maldēvilen*, il est carnivore et consomme cigarettes et alcools. Sa légende est plus confuse. Les indianistes - tels Madeleine Biardeau ou Louis Renou- en donnent des éclairages différenciés. Outre les offrandes végétales et végétariennes, les sacrifices d'animaux lui sont aussi dédiés.

À ce stade de la présentation, il conviendrait de préciser deux choses. La première, c'est que cette religion remonte à plusieurs millénaires. Des spécialistes la pistent jusqu'au cinquième millénaire avant notre ère chrétienne et l'avènement du Bouddha (cinq siècles avant Jésus-Christ). Les similitudes avec ce que nous nous appliquons à perpétuer ici, sont effarantes.

La deuxième observation qui s'impose, c'est sur le caractère sacrificiel. L'on peut affirmer, sans risques de blasphème, que les dieux ont toujours réclamé du sang à l'homme pour sceller leur alliance. Rappelons-nous Abraham, sur le mont Jéhova-Jiré, au pays de Morija. Le patriarche était prêt à sacrifier son propre fils Isaac, pour obéir à l'injonction de l'Éternel. Le Dieu, sûrement par empathie, dut se raviser, mais lui demanda néanmoins de sacrifier un bélier. Les musulmans -dont la religion (l'islam) remonte seulement à dix-sept siècles- célèbrent encore aujourd'hui cet événement à l'occasion de *l'Aïd al-Kabîr*, soixante dix jours après le ramadan. Rappelons-nous aussi que ce même Dieu, sacrifia son propre fils Jésus, pour le salut de l'Homme. Mais ce message, deux mille ans après, demeure inaudible aux deux tiers de l'humanité. Même le tiers concerné ne parvient toujours pas à appliquer la non violence, préconisée par Gāndhī, sur le fondement, entre autres, de la parole de Jésus : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente lui aussi la joue gauche » (Matthieu Ch.5 versets 38-39).

La philosophie en est simple. À ce point simple qu'elle échappe à l'entendement et au comportement de la plupart d'entre nous. Si chacun devait se soumettre à cette injonction, il n'y aurait plus personne pour frapper sur la joue droite de son prochain. Hélas ! Hélas ! Hélas !



Préparation et déroulement de la cérémonie.

Cette longue introduction, peut-être trop longue introduction faite, comment se prépare et se déroule un « *Bondjékouli* » ?

D'abord, la phase préparatoire. Le sacrifiant, sa famille et quelquefois ses amis proches, se soumettent à un jeûne sévère pendant deux à trois semaines. Au cours de cette période, ils ne fréquentent pas les lieux publics festifs. Ils ne consomment ni aliments carnés, ni alcools. Ils n'ont pas de relations sexuelles. Ils se recueillent, prennent des bains purificateurs, purifient leurs maisons, allument régulièrement des « *velkou* » (lampes à huile) à leur domicile et au « *koïlou* » (temple hindou). Prient. Ils profiteront de cette période -s'ils ne l'ont déjà fait- pour se pourvoir en tout le nécessaire requis pour la cérémonie : articles et accessoires pour le culte, mais aussi pour le festin qui s'ensuivra.

Le jour de la cérémonie (généralement le dimanche, mais quelquefois le vendredi), les sacrifiants sont tôt réveillés, prennent le dernier bain purificateur, vérifient que tout le nécessaire est réuni, et que les bêtes à sacrifier (béliers et coqs) ne se sont pas blessés. Car on n'offre pas des animaux mutilés ou qui ont perdu leur sang aux divinités.

Vers six heures, arrivent les acteurs cérémoniels. Ils se seront, eux aussi, soumis au même jeûne que les sacrifiants et, comme eux, seront tout de blanc vêtus. Combien sont-ils ? Leur nombre peut varier de quinze à trente. Retenons en les principaux.

D'abord, le « *pousali* », c'est le prêtre. C'est lui qui montera, au cours de la cérémonie, sur le « *katti* » (le coutelas). Ensuite le « *vatialou* » c'est un maître du sacré. C'est lui qui dirigera et veillera au bon déroulement de la cérémonie. C'est lui qui interrogera, en tamoul, le « *pousali* » alors debout sur le fil du coutelas (ce sera le moment de l'oracle), sur les vœux, les attentes, la santé de la famille sacrifiante. Vient le « *pousali kēda* » (le sacrificateur). C'est aussi un acteur important, à ce point important que s'il ne décollait pas, d'un seul coup, les « *kēda* » (les béliers), cela pourrait être diversement interprété (non respect de la sévérité du jeûne par l'un ou l'autre des membres de la famille sacrifiante ou de l'équipe cérémonielle, refus de l'offrande par l'une ou l'autre des divinités, maladresse du sacrificateur lui-même).

Viennent ensuite les porteurs des « *tré* » contenant les ingrédients, les ustensiles qui seront utilisés dans le temple. Ce sont des hommes (généralement jeunes) ou des femmes (qui ne doivent pas être dans leur période de menstruation). Nous fermerons (arbitrairement) cette liste par les « *tambouyé* » (les tambourineurs). En clair, ce sont des musiciens. Ils jouent du « *tapou* », un tambour cérémoniel constitué d'une peau de cabri montée sur un cercle métallique et frappé à l'aide de deux baguettes : le « *koutchy* » et le « *nel-koutchy* ». Ce sont ces musiciens qui rythment toutes les phases de la cérémonie par des « coups de tapou » (des paternes ou des patrons rythmiques) appropriés. Ce sont encore eux qui la clôtureront et en ouvriront la toute dernière phase : le festin (boissons et kolbou jusqu'à épuisement), par des joutes, au cours desquelles, les virtuoses se mettront en valeur, mais surtout aideront de jeunes talents à naître, pour la perpétuation de la tradition.

Cette présentation est décidément très longue, mais on ne résume pas plusieurs milliers d'années de croyances en quelques lignes. ("Nous sourions à l'idée d'en être pardonné").

S'agissant du dérouler de la cérémonie publique, nous tâcherons de nous rattraper en essayant d'être plus succinct. La partie privée (au domicile des pratiquants) se résume à l'offrande d'une « *puja* », que nous appelons, nous, Indo-Antillais, un « *pousē* ». Moyennant quoi, un cortège -composé de la famille sacrifiante, des acteurs cérémoniels, des porteurs de « *tré* », des acolytes qui conduisent ou portent les animaux à sacrifier, tandis que d'autres sont chargés de fagots de bois sec et de bottes de feuilles de bananiers ou de canne sèches- se rend à pied au « *koïlou* » (temple). C'était, il y a quelques décennies encore, du temps où tous les Koulis étaient casés sur les habitations.

Le « *koïlou* » était généralement placé à proximité de « *Lanmézon* » (entendons : la maison du maître). L'on vaticine encore sur cette proximité incongrue... Cette promiscuité, comme l'eût dit Mc Luhan, le visionnaire du village planétaire. Certains disent que c'était pour le protéger des débordements des « *ravet bénitié* » et des Nègres jaloux, parce que dépossédés de leurs dieux d'origine ; d'autres disent que les Békés, avant les autres (comme d'habitude), en avaient intégré le caractère sacré. Le protecteur en serait alors lui-même protégé. Mais,

aujourd'hui, ni les Békés ni les Koulis n'habitent sur les habitations, alors que les « *koïlou* » et leurs dieux y demeurent encore (quelle honte !), il n'y a plus de procession, chacun s'y rend dans sa propre voiture. (Il en va de même pour les spectateurs qui venaient de loin, à pied, à cheval ou en vélo). Quant au matériel cérémoniel et les animaux, des véhicules utilitaires les y transportent.

Arrivé devant le « *koïlou* » (au préalable nettoyé, purifié, illuminé et enduit de bouse de vache), l'ensemble de la délégation cérémonielle, au rythme des « *tapou* » (des tambours), en fait trois circumambulations, en le gardant à sa droite, avant que le « *vatialou* » (le maître du sacré) et le « *pousali* » (le prêtre) n'y pénètrent et ne déchargent les porteurs de leur « *tré* ». Il est sept ou huit heures du matin. Alors commence une longue période de deux heures environ où rien ne semble se passer, à l'exception des battements des « *tapou* » qui ne cesseront jamais de la matinée.

Dans son ouvrage « Les tambours des dieux : musique et sacrifice d'origine tamoule en Martinique », l'ethnomusicologue canadienne, Monique Desroches, nous éclaire (nous résumons) : « cette musique crée un espace sonore sacré où les battements des « *tapou* » sont un appel aux dieux. Ils (les « *tapou* ») se taisent quand l'un d'entre eux, en l'occurrence *Maldévilien*, descend sur le « *pousali* » qui entre alors en transe. Il est alors possédé par le dieu, lequel parle par sa bouche. C'est le moment de « l'oracle ». Et l'ethnologue Jean Benoist, qui écrit la postface de cet ouvrage, d'ajouter (joliment) : « Quand l'œil écoute, il voit l'invisible ».

En réalité, pour qui sait observer, il s'agit d'un moment d'intense activité, où tous les acteurs sont sollicités. Les uns, dont le sacrifiant, s'emploient, à l'intérieur, à parer les divinités de nouveaux habits, à les pourvoir d'un bandeau, à disposer des vases de fleurs, à rallumer les « *velkou* » (lampes à huile), à préparer les noix de coco. Les autres, dehors, mais dans l'aire sacrificielle, s'affaireront à décorer les extérieurs du « *koïlou* ». Un homme, choisi pour sa compétence, allumera deux feux de bois. L'un, pour faire cuire le « *kandji* » (une espèce de soupe au riz, agrémentée de cubes de noix de coco) ; l'autre, pour faire cuire le « *pongou* » (une espèce de riz au lait). Soudain, il est environ dix heures, les « *tapou* » changent de rythme.

Le « *kandji* » et le « *pongou* » sont cuits au point raffolé par les dieux. Tout se précipite alors. L'homme -le spécialiste de la cuisson des mets divins- aidé du « *pousali* » (le prêtre), transporte les deux faitouts dans le « *koïlou* ».

Le « *pousali* » s'affuble d'un masque (pour ne pas polluer de son haleine les mets qu'il s'apprête à servir aux divinités), remplit une petite casserole (neuve) de « *kandji* » et la place devant *Maliēmen*. Dehors, les tambours jouent « *Maliēmen adi* » (l'hymne à *Maliēmen*). Elle sera la seule divinité à en être servie. Puis il puise dans une pile de portions de feuilles de bananier vertes, préalablement et soigneusement découpées, y dépose une « louchetée » de riz « *pongou* » et sert *Maliēmen* la première.

Toutes les divinités, représentées par des statuaires (que nous appelons des « *sēlē* »), seront, après *Maliēmen*, donc, *Maldévilen* et *Kattlayan* servis. Des acolytes compléteront le menu : de « *pangnalon* », des « *vadē* » (des beignets sucrés et salés, préparés au domicile du sacrifiant), d'une banane mûre, à moitié pelée, d'une tranche de pain, d'une demi-noix de coco. Ce mets complet constitue un « *patchoulou* ». Il sera servi également au « *Minēdien* » (le gardien du temple, souvent de forme phallique, comme le « *linga* » de Shiva. Il est placé devant le temple, dans l'aire sacrificielle. Il est donc le seul « *sēlē* » visible par tous. Il a un trident planté devant lui. Comme *Maldévilen* et *Kattlayan*, il est carnivore et amateur d'alcools et de cigarettes. Les dévots le saluent d'un « *namaska* » (les mains jointes sur le cœur) en entrant et en sortant du temple.

L'offrande végétarienne et le « *Kanoutordou* »

Le « *pousali* » prélève une des noix de coco bien alignées à l'entrée du temple, y pose un morceau de camphre allumé et un quartier de citron vert, la présente à *Maliēmen*, et sort du « *koïlou* » à reculons, sans cesser de fixer la déesse.

Arrivé derrière le « *Minēdien* », il la tend aux quatre points cardinaux en psalmodiant, puis la casse en deux, à l'aide d'un « *katti* ». Les deux moitiés de la noix de coco sont plongées dans un seau contenant du « *mandjatani* », moyennant quoi, elles sont placées devant

Maliēmen. Le « *pousali* » répètera deux fois l'opération au profit de *Maldēvilēn*, puis de *Kattlayēn*. Ensuite, il invite le « *pousali kēda* » (le sacrificateur) à faire de même, puis le sacrifiant. Le « *pousali* » se replace devant le seau de « *mandjatani* », coutelas en main, il casse toutes les autres noix de coco dont chaque moitié est placée devant une divinité. Ce rituel mettra fin à la phase de préparation du « *patchoulou* » (le menu végétarien des dieux).

Les divinités étant servies, le « *pousali* » ferme la porte du temple, le « *vatialou* », le « *pousali kēda* », quelques acolytes et surtout la famille sacrifiante y sont présents. ("Aucun de nos anthropologues ne sait ce qui s'y passe à ce moment-là. Vous avez donc là un scoop."). Une clochette se met à tinter. Le « *vatialou* » psalmodie des prières, des hymnes repris par les participants. Le « *pousali* » encense divinité après divinité, en commençant dans le même ordre (*Maliēmen* – *Maldēvilēn* – *Kattlayēn*), puis les autres.

Il leur enlève le bandeau (rappelons-nous) pour qu'elles voient les offrandes. Elles sont alors enveloppées, tout comme les acteurs cérémoniels et les sacrifiants, dans la même atmosphère de fumigations d'encens. C'est le « *kanoutordou* » : le moment où les sacrifiants communient, dans un même bain de spiritualité, avec les divinités. C'est le moment où l'émotion atteint son paroxysme. C'est le moment où les sacrifiants forment, en leur for intérieur, les demandes de grâce, forment des vœux, expriment des remerciements pour ceux déjà obtenus. Personne, mais absolument aucun être humain se trouvant là, quelles que soient ses opinions et ses convictions, ne peut rester indemne d'émotion à ce moment précis. « Le corps se hérisse telle la chair de poule, l'esprit s'en détache, l'âme s'en évade. On est en apesanteur, la vie matérielle se suspend, le réel s'abolit : c'est la communion totale avec les dieux ». (Voir « Eclats d'Inde » de votre Serviteur). Puis le « *pousali* » ouvre la porte et sort, suivi des autres. Il est presque transfiguré. Il bénit le « *patchoulou* » (le mets) du « *Minēdien* » (le gardien du temple), se prosterne devant lui. L'offrande végétarienne est terminée.

La montée sur le « *katti* » : l'oracle.

Le « *pousali* » arrose l'aire sacrificielle de « *manadjatani* » (une eau lustrale composée d'eau douce additionnée d'eau de mer, de feuilles de « *vēpēlē* », de quartiers de citron vert, d'une pincée de bouse de vache), puis rentre dans le temple.

Il en ressort avec, au creux des mains, un « *moudy-tenga* » (une moitié de noix de coco) contenant du « *mandjatani* » et quatre quartiers de citron. Il fixe intensément l'orient, et projette un quartier de citron aux quatre points cardinaux (*vadēkē –kilēkē –telkē –merkē*). Tout son corps tremble. Il rentre à nouveau dans le temple. Quand il en ressort, il tient à la main un « *woulkē* » (un petit tambour à deux faces, en forme de sablier). Il porte une face devant la bouche, comme il ferait avec un micro et commence à chanter des incantations. Puis il porte la face qu'il avait devant la bouche à l'oreille en tambourinant sur l'autre, tout en continuant à chanter. Il commence à vaciller, puis entre en transe. Il est possédé par le dieu qu'il a appelé. Le rythme des « *tapou* » change. Ils jouent « *Maldēvilēn adi* » : l'hymne à *Maldēvilēn* (très virile, à scansion très soutenue). Le « *pousali* » danse sur ce rythme en poussant des cris. Il ne se contrôle plus. Il danse sur l'aire sacrificielle, autour du « *Minēdien* ». Le « *vatialou* » (le maître du sacré) lui fit signe d'entrer dans le « *koïlou* ». Il en ressort à reculons, un « *katti* » entre les mains. Il continue de danser au rythme des « *tapou* » qui jouent fortissimo l'hymne de *Maldēvilēn*. Il se frappe violemment l'abdomen de trois coups de « *katti* ». Enfin un acolyte se présente devant lui, un « *tambalom* » dans chaque main. L'un contient de la braise dans laquelle brûle du « *chamblani* » (de l'encens) ; l'autre de la cendre mêlée à des feuilles de « *vēpēlē* » (de margousier) dans laquelle flambent un cube de camphre et du benjoin. L'acolyte le purifie de ces fumigations. Le « *pousali* » tend alors le « *katti* », le fil tendu vers le ciel. Deux préposés (prévus à cet effet) se présentent devant lui, chacun se saisit du « *katti* » par un bout, le fil toujours tendu vers le ciel. L'acolyte purifie alors le « *katti* ». Le « *pousali* » réclame le « *tambalom* » contenant la cendre et les feuilles de « *vēpēlē* », en prend maladroitement une poignée et en saupoudre le « *katti* » et la tête des deux porteurs avant de monter, les pieds nus, sur le fil. Les « *tapou* » se taisent immédiatement. Le dieu *Maldēvilēn* a entendu l'appel, il est descendu dans le monde des hommes.

Le « *vatialou* » (le maître du sacré) s'avance vers lui, fait signe au sacrifiant de l'imiter, et interroge le « *pousali* » en tamoul. C'est le moment de l'oracle. Le « *pousali* » répondra en tamoul à toutes les questions, à lui, posées par le « *vatialou* » à la demande du sacrifiant. Le

« *pousali* » grimace, il est manifestement pris de douleurs. Il asperge le sacrifiant de « *mandjatani* » et lui fait une imposition de main. Il descend plusieurs fois du « *katti* », mais les « *tapou* » reprennent aussi sec le rythme de *Maldēvilen* l'obligeant à remonter et à répondre à l'ensemble des questions auxquelles le sacrifiant attend des réponses. (Il arrive qu'il ordonne à celui-ci de le suivre dans le temple pour lui oindre le corps de l'huile sacrée d'un « *velkou* »).

Sa mission de médiation avec le dieu accomplie, il descend du « *katti* », visiblement épuisé. Il s'agenouille, et les « *tapou* » changent de rythme, un acolyte lui tend une flammèche prélevée du « *velkou* » (lampe à huile) allumée devant la statuaire de *Maldēvilen*, il l'enfonce dans la bouche et l'éteint. Un autre acolyte lui présente alors un jeune coco, il en boit quelques gorgées, et retrouve peu à peu ses esprits.

Le sacrifice des « garou » (béliers et coqs)

Un court battement succède à cet intense moment. Les spectateurs, connaisseurs et néophytes, échangent leurs sentiments, tandis que la « *vatialou* » (l'interprète, maître du sacré) s'isole avec le sacrifiant pour lui délivrer les messages et les recommandations du dieu.

Pendant ce temps, les « *tapou* » continuent de jouer. Des acolytes détachent les animaux de leurs piquets et les approchent du « *Minēdien* » (le gardien du temple). On les arrose abondamment de « *mandjatani* ». Le premier qui s'ébrouera sera le premier sacrifié. C'est le moment où le « *pousali kēda* » (le sacrificateur) entre en scène. Il est tendu. Concentré. Il sait que sa mission est déterminante, qui signe le bon ou le mauvais déroulement de la cérémonie. Il a vérifié lui-même si tous les béliers se sont ébroués. Il les encense. Il entre dans le « *koïlou* » (le temple), il prie toutes les divinités, là réunies. Il se prosterne longuement devant *Maldēvilen* et *Kattlayen*, les deux principales divinités carnivores, puis devant le « *Minēdien* » (le gardien du temple). Le « *vatialou* » (le maître du sacré) pose un bandeau devant les yeux de *Maliēmen* pour qu'elle ne voie pas le sang (rappelons-nous, elle est végétarienne).

Sur ordre du « *pousali* », il s'agenouille sur le pas de la porte du temple. Celui-ci lui met un « *malē* » (un collier de fleurs) autour du cou, lui tend un « *katti* » et lui met dans une main une poignée de cendre sacrée mélangée à des feuilles de « *vēpēlē* ». Il est rituellement prêt à sacrifier. Il saupoudre la tête de chaque animal de cette cendre, puis empoigne des deux mains le « *katti* ». Il s'approche du premier béliers à sacrifier. Il attend (patiemment quelquefois) que l'animal lui tende le cou et, de toutes ses forces, il frappe. Si l'animal est décollé du premier coup, il passe au suivant ; sinon il le décapitera d'un ou de plusieurs autres coups de « *katti* ». (Dans ce cas, l'on peut considérer, à tort ou à raison, que les rites de préparation de la cérémonie n'ont pas été scrupuleusement observés). Le dernier béliers décollé, il tranche la tête des coqs. Il revient vers les béliers étendus dans l'aire sacrificielle, leur sectionne la patte avant gauche et prélève un bout de viande d'une cuisse de chaque bête (y compris les coqs). Le « *pousali* » récupère tous les bouts de viande et va les incinérer, en offrande aux dieux absents. Tous les dieux seront ainsi honorés.

Le « *pousali kēda* » lave la lame du « *katti* » au « *salayon* » (au rhum) et pénètre dans le temple. Il se prosterne devant les dieux, notamment « *Maldēvilen* » et revient s'agenouiller sur le pas du temple. Le « *pousali* » lui enlève le « *malē* » (le collier de fleurs), et l'encense. L'offrande du sang est terminée, la cérémonie tire à sa fin, les « *tapou* » deviennent muets. L'atmosphère se détend, les acteurs cérémoniels se congratulent, les spectateurs commentent. L'on se partage les « *patchoulou* » (les mets divins), les alcools et les cigarettes restants, mais ce n'est pas encore le festin.



Les animaux sacrifiés sont transportés aux cuisines (souvent improvisées), où ils sont épluchés, éviscérés et hachés en morceaux pour la préparation du « kolbou », pardon, du colombo. Et puis zut ! du kolbou.

Un quart d'heure après, le « *pousali* » (le prêtre) fait le rappel de ses ouailles. Les battements des « *tapou* » reprennent. Les « *tré* », moins lourds maintenant, sont rechargés sur la tête des porteurs. Le « *vatialou* » (le maître du sacré) entonne une hymne de remerciement à la *Maliēmen* (la déesse principale). Il esquisse quelques pas de danse, fracasse une noix de coco sur le pas de la porte, imité en cela par le « *pousali* », le « *pousali kēda* » et le sacrifiant. Le cortège formé le matin se reforme, fait une (et pas trois, comme au début) circumambulation du temple, en le laissant à sa droite, et se dirige soit vers le domicile du sacrifiant, soit vers le lieu où sera donné le festin. Là, un « *pousē* » (une *puja*) sera effectué (comme le matin) au rythme du « *matalom* » (tambour à deux peaux) et des « *talom* » (petites cymbales métalliques). C'est le « *mangèlon* », moment d'émotion et de spiritualité intenses. Il arrive que des larmes perlent aux yeux de certains. (C'est le cas de votre serviteur). Toute l'équipe cérémonielle et la famille sacrificante se verront poser un « *pouttou* » (un point) au front, et laver les pieds (au « *mandjatani* ») par le « *pousali* » (le prêtre).

Les porteurs sont déchargés de leur « *tré* ». Les « *tapou* » redoublent de sonorité. Il est environ midi. La cérémonie est close, mais la « *mès zindien* » (comme on l'appelle aussi en créole) n'est pas dite pour autant. Elle le sera, comme après l'eucharistie, quand le repas communautaire sera consommé.

En attendant, on boit, on discute, on danse. Le repas (le fameux kolbou) sera servi -à tous, invités et étrangers- vers 14-15 heures. La fête peut durer jusqu'à tard dans la nuit.

L'initiative de l'association « Tous Créoles ! » d'initier ses membres aux pratiques du culte hindou, ne saurait être réductible à un acte symbolique. Nous nous en félicitons, nous qui avons toujours milité pour une proximité «émulative», une promiscuité positive et une mixité active.

Camille MOUTOUSSAMY,
Janvier 2009



Photos aimablement prêtées par
Jean-Luc de LAGUARIGUE